

Antiquaires et antiquités dans la région d'Auray dans la première moitié du XVIII^e siècle

Dans le domaine de l'étude des antiquités, la première moitié du XVIII^e siècle est une période féconde. En effet, elle voit la publication de la somme du mauriste dom Bernard de Montfaucon¹ et celle, quelques décennies plus tard, de l'ouvrage du comte de Caylus² qui rendent compte des travaux de deux générations d'antiquaires français. La Bretagne n'échappe pas à cette vaste interrogation sur le passé. Ainsi, vers 1709, commencent les fouilles de Corseul tandis que les antiquités situées au sud d'Auray suscitent un intérêt grandissant. La concentration, dans cette région, d'un grand nombre de vestiges du passé attire en effet l'attention de plusieurs personnages vivant dans la province comme celle de savants de renommée nationale. L'étude des différents regards posés sur les antiquités de Locmariaquer, Crach et Carnac entre 1720 et 1760, c'est-à-dire entre Montfaucon et Caylus, permet de tenter de mesurer le degré de pénétration des nouveautés historiques et l'importance du travail des savants locaux pour la connaissance des antiquités³.

¹ MONTFAUCON (B. de), *L'antiquité expliquée et représentée en figures*, Paris, 1719-1724, 15 vol.

² CAYLUS (A. de), *Recueil d'antiquités égyptiennes, étrusques, grecques et romaines*, Paris, 1752-1764, 7 vol.

³ Cette étude s'inscrit dans la continuité de plusieurs travaux traitant de la découverte des sites archéologiques de la région, notamment ceux du docteur G. de CLOSMADÉUC (*Étude sur le président de Robien considéré comme archéologue d'après ses manuscrits*, Vannes, 1882), ceux de Florence ANDRÉ (*Histoire d'un face à face. L'archéologue et les monuments de la région de Locmariaquer, XVII-XX^e siècles*, maîtrise, Rennes 2, 1987) et ceux de Denis ROCHE (*Carnac. Le mégalithisme. Archéologie, typologie, histoire, mythologie*, Paris, 1969), sans oublier les nombreuses publications d'archéologues (parmi elles, citons en particulier : RISKINE (A.-E.), *Carnac. L'armée de pierres. Monuments et musée*, Paris, 1992 ; BAILLOUD (C.), BOUJOT (C.), CASSEN (S.), LE ROUX (C.-T.), *Carnac. Les premières architectures de pierre*, Paris, 1995).

Sur les traces de César : de Vannes à Locmariaquer

Ce qui conduit les savants locaux à s'intéresser aux antiquités de la région relève en premier lieu de l'érudition la plus classique. En effet, c'est sur les côtes vannetaises que César, en 56 avant J.-C., a défait la puissante flotte vénète, épisode fort célèbre raconté par plusieurs auteurs anciens et en particulier par César lui-même⁴. Avec cet épisode bien connu, les érudits locaux, pétris de culture classique, souvent formés dans les collèges jésuites de la région, tiennent, à portée de main, un petit bout de l'épopée romaine qu'ils peuvent intégrer à leur propre histoire dans un souci de patriotisme local. La capitale vénète passe en effet pour avoir été la plus importante cité de l'ancienne Armorique⁵. La fierté des Vannetais quant au passé de leur ville est d'ailleurs révélée par une anecdote racontée par Ogée : «On rapporte qu'en 1764 un antiquaire italien passant à Vannes fut fort étonné d'entendre les habitants se glorifier de ce que César avait honoré leur pays de sa présence. On lui montra de vieilles tours où logeaient des pigeons, en disant que c'étaient des monuments bâtis par César. L'antiquaire ennuyé de ces propos répondit nettement que ce ne pouvait être que les endroits où ce conquérant romain avait fait pendre leurs ancêtres. Cette saillie naïve déplut, et l'étranger fut très mal accueilli⁶.»

Les érudits concentrent leurs travaux sur deux questions d'ailleurs liées : où a eu exactement lieu la bataille de 56 ? Où était exactement l'ancienne capitale de ces redoutables Vénètes ? Il semble en effet que si, pendant longtemps, on a estimé que l'ancienne capitale des Vénètes était Vannes – c'est notamment l'opinion des anciens historiens bretons comme d'Argentré⁷ –, cet avis est loin de faire l'unanimité. Ainsi, le voyageur Dubuisson-Aubenay rapporte en 1636 que les Vannetais – et il précise : «maïsmes les plus sçavans» – s'accordent à penser que le site de l'ancienne capitale n'est pas Vannes, mais Locmariaquer. Le voyageur – fort attentif à une question sur laquelle il revient à plusieurs reprises – note que les partisans de Locmariaquer ont deux arguments majeurs : tout

⁴ ANDRÉ (P.), «La cité gallo-romaine des Vénètes», *Bulletin de la Société polymathique du Morbihan*, 1971, p.1-46.

⁵ Voir par exemple : ROBIEN (C.-P. de), *Description ancienne, topographique et naturelle de la Bretagne*, éd. J.-Y. VEILLARD, Mayenne, 1974, p. 9.

⁶ OGÉE (J.-B.), *Dictionnaire historique et géographique de Bretagne*, Rennes, 1778-1780, rééd. 1845, t.2, p. 953.

⁷ ARGENTRÉ (B. d'), *L'histoire de Bretagne*, Rennes, 1618, p. 20.

d'abord, le site de Locmariaquer correspond à celui décrit par César ; ensuite, le bourg de Locmariaquer conserve un grand nombre de vestiges antiques. Ceci pourtant le convainc fort peu, estimant pour sa part que ce qu'on prend pour antique est en fait médiéval et rejetant absolument l'hypothèse selon laquelle ces vestiges pourraient être l'œuvre des Gaulois, qu'il juge incapables d'avoir édifié de tels monuments, si modestes soient-ils⁸.

Dans la première moitié du XVIII^e siècle, le débat n'est pas clos et suscite un nombre grandissant de travaux, ce qui n'est peut-être pas sans lien avec la récente publication de *l'Antiquité expliquée* de Montfaucon⁹. En 1725, un érudit, resté malheureusement inconnu, rédige un mémoire – apparemment perdu – dans lequel il établit que la célèbre bataille navale a eu lieu dans la rade de Brest, opinion qui ne semble pas avoir eu de postérité¹⁰. Vers 1748, Cillart de Kerampoul, recteur de la paroisse de Grandchamp, note, dans le pouillé du diocèse qu'il s'appête à publier, que la « tradition porte que c'étoit à Lomariaquer qu'étoit l'ancienne ville de Vannes », ce qui est, pour lui, confirmé par les vestiges archéologiques qu'on y trouve. Il signale également l'existence dans la région de mottes, dressées, selon lui, par les troupes de César lors de la campagne de 56¹¹. En 1755, Félix de La Sauvagère, ingénieur en chef de Port-Louis, fait paraître un article dans lequel il établit que les anciens Vénètes avaient bien Vannes pour capitale, renvoyant Locmariaquer au rang de simple citadelle vénète, et tente de démontrer que la bataille a eu lieu en face de Carnac¹². La Sauvagère ne fait que reprendre, en la développant, l'opinion émise par le mauriste dom Morice, exposée dans le premier volume de *l'Histoire de Bretagne* qui vient alors de paraître¹³. La découverte

⁸ DUBUISSON-AUBENAY (F.-N.), *Itinéraire de Bretagne en 1636*, publié par MAÎTRE (L.) et BERTHOU (P. de), Nantes, 1898-1902, t. 1, p. 154, 159-162, 166, 173.

⁹ Le nombre grandissant de travaux historiques en Bretagne s'inscrit dans un cadre général qui concerne l'ensemble du royaume (GRELL (C.), *L'histoire entre érudition et philosophie. Étude sur la connaissance historique à l'âge des Lumières*, Paris, 1993, p. 36). La publication de *l'Histoire de Bretagne* de dom Lobineau en 1707 a pu aussi avoir un rôle d'entraînement (sur ce point : AUBERT (G.), « Une ville sans histoire au XVIII^e siècle : Rennes », dans CROIX (A.), LESPAGNOL (A.), PROVOST (G.) (dir.), *Église, Éducation, Lumières... Histoires culturelles de la France (1500-1830). En l'honneur de Jean Quéniart*, Rennes, 1999, p. 263-269).

¹⁰ LAURENT (C.), « Monsieur Deslandes (André-François Bourreau-Deslandes, 1689-1757) », *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, 1964, p. 173.

¹¹ Arch. dép. Morbihan, G 1118-1119. Que soit ici remercié Georges Provost qui m'a signalé l'existence de ce manuscrit, si précieux pour la connaissance de l'ancien Vannetais.

¹² LA SAUVAGÈRE (F. de), « Recherches historiques sur les pierres extraordinaires et quelques camps des anciens Romains », *Journal historique*, novembre 1755, p. 347-363.

¹³ MORICE (H.), *Histoire ecclésiastique et civile de Bretagne*, Paris, 1750, t. 1, p. 3-4.

quelque peu spectaculaire d'une statuette antique en or au large de Locmariaquer par des pêcheurs, à peu près au même moment, donne l'occasion aux jésuites des *Mémoires de Trévoux* d'évoquer à leur tour le sujet et de démontrer que c'est à Locmariaquer qu'était l'ancienne capitale des Vénètes¹⁴. En fait, les jésuites ne font que reprendre la démonstration de celui qui est devenu le propriétaire de cette statuette, le président de Robien, dans l'hôtel rennais duquel ils sont venus admirer l'objet.

Le président Christophe-Paul de Robien, qui passe ses vacances dans son château voisin du Piessix-de-Kaër en Crach, est en effet un des principaux antiquaires du pays. À ce titre, il collecte les antiquités, ce qui explique la présence chez lui de plusieurs objets et de médailles extraits du sol breton. Par ailleurs, Robien prospecte lui-même sur le terrain et se montre, comme les autres «antiquaires» du pays, très intéressé par le site de Locmariaquer. Sa démarche n'a rien que de très banal. Le président confronte ce qu'il lit dans César à ce qu'il voit sur le terrain et arrive à une double conclusion sans originalité : Vannes ne peut être l'ancienne capitale vénète parce que son site ne correspond pas à ce que César a décrit et parce qu'on y trouve guère de vestiges antiques, à la différence de Locmariaquer dont le site correspond aux *Commentaires* du général et où l'on trouve de nombreux vestiges antiques¹⁵. Il n'y a donc, en apparence, rien de nouveau par rapport à l'époque de Dubuisson-Aubenay, si ce n'est que Robien admet de manière consensuelle que Vannes a dû être la capitale des Vénètes après la conquête romaine. L'intérêt des travaux de Robien réside, en fait, dans sa méthode, qu'il veut rigoureuse et démonstrative, ce qui le conduit, le premier, à faire une sorte d'inventaire des vestiges antiques visibles à Locmariaquer qui constituent, un peu à la manière des mauristes, autant de preuves pour l'histoire. Surtout, en bon disciple de Montfaucon, Robien fait dessiner les vestiges qu'il cite, démarche inédite pour Locmariaquer, mais de plus en plus fréquente à l'époque¹⁶. De plus, il fait figurer sur un plan les sites des différentes découvertes faites dans le bourg. Certes, Robien ne fouille pas – ou, en tout cas, ne dit pas qu'il le fait¹⁷ – mais la modernité de sa démarche mérite d'être soulignée.

¹⁴ «Explication d'une statuette trouvée en Bretagne», *Mémoires de Trévoux*, juillet 1749, p. 1413-1422.

¹⁵ ROBIEN (C.-P. de), *op. cit.*, p. 9-16. Les travaux de Robien s'étendent des années 1730 aux années 1750.

¹⁶ SCHNAPP (A.), *La conquête du passé. Aux origines de l'archéologie*, Paris, 1993, p. 302-312.

¹⁷ On peut penser en effet que s'il avait fouillé, il en aurait rendu compte, comme dans ses écrits sur le temple d'Erquy (ROBIEN (C.-P. de), *op. cit.*, p. 24).

De Locmariaquer à Carnac : la découverte des monuments «gaulois»

Il est une autre raison pour laquelle Robien occupe une place importante dans l'étude des antiquités de la région. En effet, le magistrat est allé plus loin que les autres dans ses conclusions. Ainsi note-t-il que, si Locmariaquer est l'ancienne capitale des Vénètes et si celle-ci a été entièrement détruite par César, il faut conclure que les vestiges antiques que l'on y trouve ne peuvent être romains, mais gaulois. Il ajoute que si Locmariaquer est une ville gauloise, il en est forcément de même des tumulus qui environnent le bourg, puisqu'on sait, précise-t-il, que les Gaulois enterraient leurs morts hors de leurs cités.

L'attribution aux Gaulois des tumulus est essentielle dans la démarche de Robien. Il rejette – sans explications réelles – l'idée selon laquelle il pourrait s'agir de ruines de châteaux forts. De plus, il considère que ces mottes n'ont pu être édifiées par les Romains pour assiéger la capitale vénète, notant avec bon sens que «le temps qu'il eût fallu pour les construire eût excédé le temps du siège». En revanche, il estime plus probable que ces mottes soient des sépultures gauloises, ayant observé à leur base la présence de pierres «d'énorme grandeur portées sur d'autres élevées debout pour les supporter». Robien a alors l'idée de relier ces sites aux dolmens présents dans la région – il en fait dessiner plusieurs de Locmariaquer à Quiberon –, à l'allée couverte de la Roche-aux-Fées près de Rennes¹⁸ et, par là, au site de Stonehenge en Angleterre. Or, ajoute-t-il, les Vénètes entretenaient un «très grand commerce» avec les peuples d'Angleterre ayant bâti ce monument mégalithique. Les mégalithes bretons qu'il décrit seraient ainsi apparentés aux sépultures des «peuples septentrionaux de l'Europe», au nombre desquels il compte les Gaulois d'avant César.

Robien est cependant hésitant face à certains menhirs. Certes, pour lui, le grand menhir brisé de Locmariaquer est un «tombeau gaulois», de même qu'un alignement près de Quiberon qu'il fait dessiner, mais le site de Carnac le laisse perplexe. Sa première idée est que ces gigantesques alignements sont à attribuer aux Gaulois, mais il est troublé par l'ampleur du site, ne parvenant pas à lui trouver une finalité. Il se refuse à penser qu'un si grand nombre de pierres levées aient pu être rassemblées en vue de construire un immense tumulus et envisage sans conviction qu'il puisse s'agir d'un cimetière. Il n'empêche que pour Robien, les mégalithes, même si tous ne sont pas forcément des sépultures, relèvent bien tous des antiquités gauloises.

¹⁸ Et dont il est le découvreur (*ibid.*, p. 41-42).

Cette interprétation n'est alors qu'en partie originale, dans la mesure où Robien ne fait que reprendre ce que Montfaucon a dit pour les mégalithes en général. Le mauriste écrit en effet : «On faisait des sépultures avec des pierres brutes d'énorme grosseur, non seulement dans les pays septentrionaux, mais encore dans les Gaules», ajoutant que l'on en trouve notamment dans le Maine et en Bretagne¹⁹. L'interprétation de Montfaucon s'appuie sur sa connaissance des travaux des antiquaires du nord de l'Europe²⁰, qui estiment que de tels monuments sont d'anciennes sépultures des barbares, et le mauriste fournit à ses lecteurs des illustrations de ces «sépultures» mégalithiques. Le président de Robien, lecteur assidu de Montfaucon²¹, n'a alors plus qu'à appliquer aux sites bretons qu'il connaît ce qu'il a lu et vu dans le maître-ouvrage du bénédictin. La perplexité de Robien face à Carnac est, dès lors, compréhensible : il pressent que tous ces mégalithes sont apparentés, mais paraît comme victime du silence de Montfaucon sur les alignements de menhirs²².

L'insuccès de la thèse gauloise

Bien que Robien n'ait fait que suivre Montfaucon, il se trouve bien seul à voir les vestiges antiques du pays comme l'œuvre des Gaulois. En premier lieu, personne ne semble voir en Locmariaquer une ancienne ville gauloise. Vers 1760, le recteur est ainsi très fier de montrer à des voyageurs une maison romaine dans le bourg²³. En 1770, La Sauvagère revient sur la question et, après examen de la démonstration de Robien, persiste à penser que Locmariaquer est simplement une ancienne ville romaine secondaire²⁴, suivant en cela Caylus, qui connaît bien, lui aussi, les travaux de Robien²⁵.

¹⁹ MONTFAUCON (B. de), *op. cit.*, Supplément, Paris, 1724, t. V, p. 145-149.

²⁰ LAMING-EMPERAIRE (A.), *Les origines de l'archéologie préhistorique en France. Des superstitions médiévales à la découverte de l'homme fossile*, Paris, 1964, p. 94-97.

²¹ Robien possède dans sa bibliothèque les travaux de Montfaucon (Bibl. mun. Rennes, ms. 2567) et il cite le nom de l'antiquaire mauriste dès l'introduction de son ouvrage (ROBIEN (C.-P. de), *op. cit.*, p. 1-2). Signalons que les propos de Montfaucon ont été repris par dom MARTIN (*La religion des Gaulois...*, Paris, 1727, t. 2, p. 216-217) dont Robien possède aussi les travaux.

²² Bien qu'il ait des correspondants bretons, Montfaucon semble ignorer l'existence de Carnac.

²³ Arch. nat., H¹ 634, lettre sans date.

²⁴ LA SAUVAGÈRE (F. de), *Recueil d'antiquités dans les Gaules*, Paris, 1770, p. 215-290.

²⁵ CAYLUS (A. de), *op. cit.*, t. VI, p. 376.

Parallèlement, du niveau local au niveau académique parisien, les avis sont fort partagés sur l'origine des mégalithes, sauf sur le fait qu'ils puissent être gaulois, idée qui ne recueille apparemment aucun suffrage.

Au niveau local, les interprétations privilégiant Rome l'emportent. Ainsi un certain Coudé de la Forest²⁶, envoyé sur place en 1762 par Roth, directeur de la Compagnie des Indes, afin de se renseigner sur ces monuments, rapporte que les pierres situées entre Locmariaquer et Carnac sont, d'après la «tradition», «les tombeaux des généraux, des chefs et des officiers de l'armée de César». L'idée qu'il puisse s'agir de monuments funéraires n'est donc pas propre à Robien, mais on notera que celle de les attribuer aux Gaulois est ici totalement absente²⁷. Cillart de Kerampoul, lui, considère les «mottes» qu'il a repérées à Crach et à Arzon comme l'œuvre des Romains. Selon lui, celles-ci auraient été bâties à l'occasion du siège de la capitale vénète par les soldats de César. Quant aux alignements de Carnac, ils ne peuvent être, selon Cillart, que romains, mais le recteur de Grandchamp reste, à l'instar de Robien, perplexe devant l'inutilité apparente d'un tel ouvrage²⁸. Coudé de la Forest, lui, décrit sommairement le site de Carnac mais ne rapporte aucune «tradition» à son sujet. Il précise toutefois qu'à proximité se trouve un ensemble assimilable à un dolmen qui était, selon la «tradition», un «autel où les Romains faisaient leurs sacrifices»²⁹. C'est là une idée qui semble en effet assez répandue au niveau local. Cillart évoque en effet l'existence, à Kerantré en Crach, d'«autels d'idolâtres» qualifiés, dans une notice jointe à son pouillé, d'«autels du tems des Romains»³⁰. Pour l'ecclésiastique qu'est Cillart, c'est l'origine païenne de ces monuments qui les caractérise principalement³¹. Ceci n'est pas sans rappeler les écrits de deux autres ecclésiastiques contemporains de Cillart, le capucin Grégoire de Rostrenen et le bénédictin Louis Le Pelletier. Le premier note ainsi, en 1732, que les mégalithes que l'on appellera plus tard des dolmens sont, d'après ce qu'il appelle «le vulgaire», des lieux de sacrifices païens et rapporte qu'on a trouvé des restes humains au pied d'un

²⁶ Qui semble être un bourgeois alréen.

²⁷ Arch. arrondissement maritime de Lorient, 1 P 300/50, lettre du 27.9.1762. Il n'est pas impossible qu'il y ait là un lien avec la légende de saint Cornely (patron de l'église de Carnac), qui avait, selon une légende, transformé en pierres les soldats romains le poursuivant.

²⁸ Arch. dép. Morbihan, G 1118.

²⁹ Arch. arrondissement maritime de Lorient, 1 P 300/50.

³⁰ Arch. dép. Morbihan, G 1119.

³¹ Le fait que le manuscrit de Cillart soit un pouillé n'est sans doute pas sans rapport avec cette approche des mégalithes.

«pilier» près de Quimper³². Quant à dom Le Pelletier, il se demande si les «dolmens» ne peuvent être d'anciens temples et les «menhirs» des idoles³³.

Au niveau local, le sentiment à l'égard des mégalithes semble donc être un mélange d'indifférence et de curiosité. Indifférence puisque Coudé de la Forest note, à propos des mégalithes, que «les gens de ce pays ne leur donnent aucun nom»³⁴ et rapporte qu'ils sont intégrés au paysage quotidien : les «tombeaux» romains servent en effet, selon lui, «pour mettre à couvert des déchets du tems, les bergers et les voyageurs»³⁵. Ainsi les mégalithes apparaissent-ils comme des éléments familiers du paysage local, comme le notait déjà au XVII^e siècle Dubuisson-Aubenay qui écrivait que les tumulus servaient d'étables³⁶. En revanche, Deslandes rapporte, apparemment au sujet des alignements de Carnac, que «les gens du païs s'imaginent [...] qu'en y allant à certains jours marqués et y menant les troupeaux, ils se préservent de toutes sortes de maléfices»³⁷. Par ailleurs, Cillart note quant à lui «qu'on a fouillé ces tombeaux et remué des espèces d'autels d'idolâtres» en Crach³⁸, sans que l'on sache qui l'a fait. De plus, il n'est pas impossible que, chez les ecclésiastiques, ces supposés vestiges du paganisme, comme les récits qui y semblent attachés, aient suscité une certaine méfiance, moins perceptible il est vrai chez Cillart que chez Grégoire de Rostrenen et dom Le Pelletier. Le fait que ces derniers, qui ne paraissent pas connaître les mégalithes de la région d'Auray, ne les asso-

³² Grégoire de ROSTRENE, *Dictionnaire françois-celtique ou françois-breton*, Rennes, 1732, p. 402 (article *fées*) et p. 723 (article *pilier*).

³³ LE PELLETIER (L.), *Dictionnaire de la langue bretonne*, Paris, 1752, p. 521 (article *lec'h*), p. 534 (article *liac'h*) et p. 695 (article *peulvan*). Ni Grégoire, ni Le Pelletier n'évoque les sites du sud d'Auray.

³⁴ Deslandes écrit pourtant, quelques années plus tôt, que les gens du pays donnent à certains mégalithes le nom de «*Liehaven ou Leek-a-ven*» (LAURENT (C.), art. cit., p. 264). On considère aujourd'hui que Deslandes a employé un terme finistérien inconnu dans le Vannetais, terme qu'il connaissait grâce à dom Le Pelletier (BAILLOUD (G.) *et alii*, op. cit., p. 14).

³⁵ Arch. arrondissement maritime de Lorient, 1 P 300/50. Dom Le Pelletier confirme l'utilité des dolmens par temps de pluie (LE PELLETIER (L.), op. cit., p. 534).

³⁶ DUBUISSON-AUBENAY (F.-N.), op. cit., t. 1, p. 165-166.

³⁷ DESLANDES (A.-F.), *Recueil de différens traités de physique et d'histoire naturelle*, Paris, 1750, t. 2, cité par LAURENT (C.), art. cit., p. 131. Il semble bien que malgré les approximations du récit de Deslandes, ce dernier évoque les alignements de Carnac, notamment parce que son récit pourrait faire référence au pardon de saint Cornely auquel les bêtes à cornes sont effectivement associées (PROVOST (G.), *La fête et le sacré. Pardons et pèlerinages en Bretagne aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, 1998, p. 85). Toutefois, on peut s'étonner de ce que Deslandes soit le seul à mentionner cette pratique, d'autant que ce savant est souvent approximatif dans ses notes sur la région d'Auray.

³⁸ Arch. dép. Morbihan, G 1118.

cient pas aux Romains permet l'hypothèse selon laquelle l'attribution des mégalithes «alréens» aux compatriotes de César serait liée au fait que l'on sait que les troupes du conquérant ont stationné autour du golfe du Morbihan, le site de Carnac étant d'ailleurs appelé alors communément «camp de César»³⁹. Par ailleurs, on ne peut exclure que Cillart, qui voit les mégalithes comme des vestiges romains, ait été influencé non seulement par la «tradition», comme il le dit, mais aussi par les travaux de La Sauvagère, dont il a peut-être eu connaissance avant leur publication⁴⁰.

La Sauvagère est en effet le champion de l'attribution de tous les vestiges antiques du pays, mégalithes compris, aux seuls Romains. En fait, La Sauvagère est, avec Robien, le principal découvreur de ce type de monuments à cette époque et peut passer, avec le magistrat rennais, pour un authentique antiquaire. Parcourant le pays, il déniché des mégalithes d'Hennebont à Belle-Île, les dessine avec une rigueur scientifique bien supérieure à celle des dessinateurs engagés par Robien et tente même d'en apprécier la masse. Au sujet des alignements de Carnac et d'Erdeven, seuls sites auxquels il consacre une réflexion argumentée, il reprend en la développant une idée de dom Morice pour qui la toponymie a gardé le souvenir du passage des troupes de César en 56, le site étant appelé «camp de César». Pour La Sauvagère, le doute est d'autant moins possible que, après une lecture attentive du récit de César, il arrive à la conclusion que le général n'a pu suivre la bataille navale que du haut du tumulus Saint-Michel, situé à proximité immédiate des alignements. Ces derniers ne peuvent donc être que le camp des troupes romaines qui auraient installé ces pierres monumentales pour se protéger du vent⁴¹. Il conclut son raisonnement par un argument qui se veut décisif : «[...] L'esprit qui régnoit dans les soldats romains, les a portés à laisser partout où ils ont séjourné des monuments aussi extraordinaire que celui-ci». Le refus de l'ingénieur de voir comme des monuments gaulois les mégalithes qu'il étudie est donc au moins autant lié à un raisonnement qui se veut implacable qu'à une conviction profonde, que l'on retrouve chez Cillart, selon laquelle, parmi les peuples ayant fréquenté les lieux, seuls les Romains sont capables de bâtir de grandes choses. Pour la première fois, quelqu'un trouvait une finalité au site de Carnac et l'interprétation de La Sauvagère séduisit même le président de Robien, qui en rendit compte dans son propre ouvrage sans le contredire⁴². Les idées de La Sauvagère sont d'ailleurs appelées à une cer-

³⁹ ROBIEN (C.-P. de), *op. cit.*, p. 16 ; MORICE (H.), *op. cit.*, t. 1, p. 4.

⁴⁰ Cillart meurt six ans avant la publication des travaux de La Sauvagère en 1755, mais les notes jointes à son pouillé font néanmoins référence aux prospections archéologiques de l'ingénieur à Belle-Île-en-Mer (Arch. dép. Morbihan, G 1119).

⁴¹ LA SAUVAGÈRE (F. de), *art. cit.*, p. 347-363.

⁴² ROBIEN (C.-P. de), *op. cit.*, p. 16.

taine diffusion, puisqu'elles sont reprises et approuvées par Ogée, autre ingénieur, dans son *Dictionnaire de Bretagne*⁴³. L'interprétation de La Sauvagère, digne de son état d'ingénieur militaire, ne fait guère de place à l'interprétation religieuse des mégalithes, si ce n'est à propos d'un menhir couché ayant servi, selon lui, d'autel sacrificiel⁴⁴.

La théorie de Deslandes, commissaire à la Marine et futur encyclopédiste, est encore plus savante⁴⁵. En 1720, alors qu'il se rend de Nantes à Brest par la côte, il observe qu'entre Vannes et Hennebont, «toutes les campagnes étoient parsemées de pierres monstueuses». Son témoignage, connu par une lettre qu'il envoie alors à Réaumur, est confus : il semble que les monuments qu'il décrit soient les alignements de Carnac, mais sa mémoire semble le trahir, puisqu'il décrit des dolmens. Il faut préciser, à sa décharge, que Deslandes est resté moins d'une heure sur le site... Comme les autres, il est perplexe. Peut-être déjà instruit des commentaires sur Stonehenge de l'architecte anglais Inigo Jones⁴⁶, il note, comme ce dernier à propos du célèbre site mégalithique anglais, que les dolmens vannetais forment «une corniche de l'ordre toscan». Pour autant, ne comprenant pas l'utilité de ces mégalithes, il se refuse à les considérer comme l'œuvre des hommes. En fait, l'impression première de Deslandes est que ces pierres sont à relier aux «rochers affreux» qu'il vient de contempler sur la toute proche côte méridionale de la Bretagne⁴⁷. Par ailleurs, il faut bien noter que, à l'époque où il écrit à Réaumur, Deslandes ne peut bénéficier des travaux de Montfaucon, qui feront bientôt connaître aux savants français les écrits des antiquaires du nord de l'Europe sur les mégalithes. Deslandes, surtout, est sans doute d'autant plus enclin à regarder les mégalithes comme les produits de la nature qu'il est sans doute davantage intéressé par les sciences que par les antiquités⁴⁸. Le profil scientifique du personnage explique sans doute pourquoi il persiste par la suite à attribuer l'existence des mégalithes à l'histoire naturelle.

⁴³ OGÉE (J.-B.), *op. cit.*, t. 1, p. 149-154.

⁴⁴ Cette idée lui a peut-être été inspirée par les écrits de dom MARTIN (*op. cit.*, t. 1, p. 91-92) qui note que les autels gaulois sont construits afin de recevoir le sang des victimes, ou par des «traditions» locales (cf. le témoignage de Coudé, Arch. arrondissement maritime de Lorient, 1 P 300/50).

⁴⁵ LAURENT (C.), *art. cit.*, p. 159-161.

⁴⁶ Publiés seulement en 1725 (ROCHE (D.), *op. cit.*, p. 35).

⁴⁷ Deux siècles et demi plus tard, Charles LE QUINTREC fera, sur un mode plus littéraire que scientifique, le même rapprochement entre les rochers de la côte et ceux de la lande, photographiés à l'appui (in *Carnac*, Rennes, 1977, p. 5-7).

⁴⁸ LAURENT (C.), *art. cit.*, p. 143-144. Deslandes est reçu à l'Académie des sciences comme élève géomètre en 1712, puis comme adjoint surnuméraire en 1716.

En 1750, en effet, il reprend son idée en la développant : pour lui, ces mégalithes résultent du grand bouleversement géologique consécutif au déluge biblique⁴⁹. Deslandes est un savant naturaliste et son interprétation doit ainsi être replacée dans le contexte des débats d'alors sur l'origine de la terre et des sols, qui passionnent la république des lettres, de Réaumur à Buffon. L'interprétation proposée par Deslandes s'inscrit dans la lignée des théories du savant anglais Burnet, élaborées à la fin du xvii^e siècle, qui restent d'actualité tout au long du siècle⁵⁰. Malgré son caractère éminemment savant, la théorie diluvienne de Deslandes est contredite tant par Robien et La Sauvagère que par Caylus qui prennent quand même la peine de la signaler et de la réfuter, signe qu'elle ne passe pas alors pour totalement ridicule⁵¹.

Caylus et les mégalithes bretons

Plus éloigné encore du terrain, le comte de Caylus, qui ne paraît pas être venu dans le Vannetais, est lui aussi perplexe devant ces mégalithes, se demandant avec raison s'il ne peut s'agir de monuments de peuples plus anciens que les Gaulois⁵². Le fait que l'antiquaire parisien ait connaissance de l'existence de ces sites bretons montre le chemin parcouru depuis Montfaucon : à la différence de ce dernier, Caylus a pu bénéficier des travaux publiés de Deslandes et de La Sauvagère et même de ceux, manuscrits, de Robien, qu'il a rencontré à Paris vers 1755⁵³. Visiblement intrigué par les travaux du magistrat rennais, Caylus fait recopier la partie consacrée aux antiquités de sa vaste *Description de la Bretagne* manuscrite. Il n'est donc pas impossible que les travaux de ces antiquaires de terrain aient eu une certaine importance dans la reconnaissance des Gaulois parmi les peuples antiques. En effet, les deux premiers volumes du *Recueil d'antiquités*, publiés en 1752 et 1756, ne sont consacrés qu'aux peuples méditerranéens : Égyptiens, Grecs, Étrusques et Romains. Le troisième volume, publié en 1759, intègre les Gaulois⁵⁴.

⁴⁹ DESLANDES (A.-F.), *Recueil de différens traités de physique et d'histoire naturelle*, Paris, 1750, t. 2, cité par LAURENT (C.), art. cit., p. 263-264.

⁵⁰ GOHAU (G.), *Les sciences de Terre aux xvii^e et xviii^e siècles. Naissance de la géologie*, Paris, 1990, p. 84-89 ; CORBIN (A.), *Le territoire du vide. L'occident et le désir de rivages, 1750-1840*, Paris, 1988, p. 11-20.

⁵¹ ROBIEN (C.-P. de), *op. cit.*, p. 16 ; LA SAUVAGÈRE (F. de), *op. cit.*, p. 251-290 ; CAYLUS (A. de), *op. cit.*, t. VI, p. 379-380. L'avis de ces trois antiquaires est que les bouleversements diluviens n'ont pu disposer les pierres avec la régularité que l'on observe à Carnac.

⁵² CAYLUS (A. de), *op. cit.*, t. VI, p. 387.

⁵³ *Ibid.*, t. VI, p. 369.

⁵⁴ Qui apparaissent alors dans le titre de l'ouvrage.

et ceci semble être la conséquence de la lecture par Caylus des travaux de l'antiquaire italien Maffei⁵⁵. Mais, dans ce même volume, Caylus précise qu'il ne connaît que bien peu de monuments gaulois datables d'avant la conquête romaine⁵⁶. Les Gaulois de Caylus sont donc, avant tout, des Gallo-Romains. Dans le quatrième volume, paru en 1761, Caylus évoque la célèbre Pierre levée de Poitiers, attribuée aux Gaulois et dont il subodore une ancienneté supérieure et note qu'il ne reste alors en France que quelques monuments de cette espèce⁵⁷. C'est dans le sixième volume, publié en 1764, que les travaux des savants bretons des années 1730-1755 sont intégrés, aux côtés de ceux des antiquaires portant sur des mégalithes du centre-ouest du royaume. Au total, une vingtaine de sites mégalithiques sont évoqués et cinq planches leur sont consacrées, dont deux venant de Robien et une de La Sauvagère. Dans l'article consacré à Carnac, Caylus reconnaît qu'il n'a considéré jusque là les mégalithes que comme des «bagatelles» et qu'ayant découvert tardivement leur grand nombre, il les considère désormais comme «dignes de remarque»⁵⁸. Les antiquaires bretons, mais aussi les ingénieurs Duchesne et Voglie⁵⁹, sont ainsi probablement à l'origine de ce changement de point de vue de Caylus.

Ce dernier, en publiant les dessins et les interprétations des antiquaires de terrain, a contribué non seulement à faire connaître les mégalithes français et bretons dans la république des lettres, mais encore à diffuser, malgré lui, l'association entre Gaulois et mégalithes, puisqu'il évoque les idées chères à Robien et à Montfaucon auxquelles il ne croit pas. De plus, même s'il écrit que «la Bretagne n'est pas la seule province de la France qui présente ces monumens bruts»⁶⁰, Caylus contribue sans doute à la naissance de l'association Bretagne-mégalithes par le nombre de sites mégalithiques bretons qu'il évoque. En effet, sur 22 à 25 sites mégalithiques signalés dans l'ouvrage de Caylus, 15 à 18 sont bretons⁶¹, trois sont angevins, deux sont tourangeaux et deux poitevins. Le sud du

⁵⁵ POMIAN (K.), «Francs et gaulois», dans NORA (P.) (dir.), *Les lieux de mémoire*, Paris, 1997, t. 2, p. 2253.

⁵⁶ CAYLUS (A. de), *op. cit.*, t. III, p. 322.

⁵⁷ *Ibid.*, t. IV, p. 371-372.

⁵⁸ *Ibid.*, t. VI, p. 386.

⁵⁹ *Ibid.*, t. IV, p. 371-373 et t. VI, p. 368. Le premier a fourni à Caylus un relevé de la Pierre levée de Poitiers ; le second a signalé des sites mégalithiques en Anjou et en Touraine au grand antiquaire.

⁶⁰ *Ibid.*, t. VI, p. 361.

⁶¹ La marge d'incertitude est liée au fait que les sites n'ont pas toujours de noms en propre et que les descriptions sont parfois peu précises. La notion de site n'est en effet pas encore bien établie.

Vannetais apparaît, dès cette époque, comme essentiel dans la géographie française des mégalithes, puisque, à part la Roche-aux-Fées, tous les sites bretons mentionnés par Caylus sont situés dans un quadrilatère Port-Louis-Hennebont-Loctmariaquer-Belle-Île. Au cœur de cette zone se trouve Carnac, site déjà remarqué, présent dans le savant ouvrage par deux illustrations et dont le caractère mystérieux explique que Caylus lui consacre une dizaine de pages. Ceci n'a peut-être pas été sans conséquences puisque les travaux de Caylus sont lus par la suite par tous les antiquaires de la génération suivante, au premier rang desquels le célèbre celtomane Cambry qui s'enflamme pour Carnac⁶². L'ouvrage de Caylus semble donc avoir permis de faire le lien entre la génération des «antiquaires» du type de Robien et celle des celtomanes comme Cambry. Ainsi Caylus, malgré ses doutes sur le caractère celtique des mégalithes et sa conscience qu'on en trouvait ailleurs que dans la partie la plus occidentale du royaume, est-il sans doute, à son corps défendant, en partie responsable de la durable association Bretagne-mégalithes-Gaulois. D'une certaine manière, si Obélix est un Gaulois qui taille des menhirs tout en habitant dans l'ouest de la Gaule, c'est peut-être bien, comme le pense Krzysztof Pomian, grâce à Legrand d'Aussy⁶³, mais aussi grâce à des personnages aussi divers que Caylus, Robien et Montfaucon⁶⁴.

Peut-on, pour conclure, expliquer pourquoi les sites mégalithiques du Vannetais, si longtemps négligés, sont en quelques décennies seulement sortis de l'ombre ? On notera tout d'abord combien la proximité géographique a de l'importance dans la découverte de ces sites : c'est parce qu'ils sont situés près de Locmariaquer et de ses antiquités que Robien et La Sauvagère s'y sont intéressés, dans le cadre de recherches qui, dans les deux cas, sont d'abord liées aux questions classiques autour de la bataille de 56. Par ailleurs, si la proximité géographique a joué, il est sans doute des raisons plus profondes qui expliquent la découverte de ces monuments mystérieux. Le chemin parcouru en un siècle est en effet

⁶² CAMBRY (J.), *Monumens celtiques, ou recherches sur le culte des pierres*, Paris, 1805, p. 1-7. Dans ces pages, où il évoque ses devanciers, Cambry cite Caylus comme le premier à avoir évoqué Carnac. Ainsi, par Caylus, il connaît les travaux de Robien. Quant à Armand MAUDET DE PENHOÛËT, qui connaît l'ouvrage de Caylus, il a eu, lui, directement accès aux manuscrits du président de Robien (*Essai sur les monuments armoricains qui se voient sur la côte méridionale du département du Morbihan*, Nantes, 1805, p. 15-16).

⁶³ POMIAN (K.), art. cit., p. 2257.

⁶⁴ Dans le récent *Guide Gallimard* consacré au Morbihan (Paris, 1992), on peut voir, dans l'article consacré à Carnac, la reproduction d'une gravure du XIX^e siècle montrant des Gaulois campant au pied d'un menhir et, en regard, Obélix portant un menhir (cf. p. 252-253). L'association Bretagne/mégalithes/Gaulois, contre laquelle s'élevait avec vigueur P.-R. GIOT en 1959 (l'année de la naissance d'Obélix...), n'a ainsi peut-être pas complètement disparu des esprits (GIOT (P.-R.) et collab., *Menhirs et dolmens. Monuments mégalithiques de Bretagne*, Chateaulin, 1961, p. 4).

impressionnant. En 1636, Dubuisson-Aubenay s'intéresse fort à la question de Locmariaquer, tandis qu'en passant près de Carnac sur la route d'Auray à Port-Louis, il ne signale pas les alignements. En 1700 encore, dom Lobineau n'évoque pas non plus Carnac ni d'ailleurs aucun mégalithe⁶⁵. Soixante-dix ans plus tard, l'abbé Déric, lui, consacre plusieurs pages aux pierres bretonnes⁶⁶, alors définitivement sorties de l'ombre. En quelques décennies, on est passé d'une démarche qui privilégie les textes et la romanité – ce qui conduit à porter les yeux sur Locmariaquer – à une démarche qui intègre à l'histoire des vestiges « muets » à côté des textes et qui ose faire une place aux Gaulois à côté des Romains dans le paysage monumental. On est tenté de rattacher cette évolution à la vague celtomane telle qu'elle se développe entre 1730 et 1750 dans la république des lettres et notamment à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres⁶⁷ et, plus largement, à la découverte des « antiquités nationales » qui marque l'Europe depuis la seconde moitié du XVII^e siècle⁶⁸. Parallèlement, on a l'impression que l'impulsion mauriste est aussi importante : les travaux de Montfaucon permettent en particulier de valider l'idée d'une histoire provinciale dont l'antiquité serait aussi reculée que celle de Rome ou de l'Égypte en plaçant les mégalithes au rang des monuments antiques, au même titre que la Maison carrée de Nîmes ou les pyramides d'Égypte⁶⁹. Cependant, le fait même que les idées de Montfaucon sur les mégalithes peinent à s'imposer montre bien que l'heure de la celtomanie mégalithique n'est pas encore venue. Néanmoins, plusieurs éléments qui caractériseront la celtomanie de la période suivante sont déjà là, que ce soit l'idée selon laquelle les mégalithes sont des lieux de culte ou celle selon laquelle ces sites sont l'œuvre des Gaulois : les celtomanes de la fin du siècle n'auront plus qu'à associer les deux idées. On aurait ainsi tort de qualifier les antiquaires bretons des années 1720-1750 de celtomanes. La Sauvagère et même Cillart tiennent en effet haut l'étendard romain, restituant à César ce qui jamais

⁶⁵ LOBINEAU (A.), *Histoire de Bretagne*, Paris, 1707.

⁶⁶ DÉRIC (G.), *Histoire ecclésiastique de la Bretagne*, Saint-Malo, 1777-1788, t. 1, p. 177-179, t. 3, p. 268-271, t. 4, p. 532-534. L'importance de Déric a été soulignée par Jacques GURY (« Nos ancêtres les Gaulois dans le décor pittoresque dans le dernier tiers du XVIII^e siècle », *Nos ancêtres les Gaulois*, Clermont-Ferrand, 1982, p. 125).

⁶⁷ MAS (R.), « Dom Jacques Martin, historien des Gaulois (1684-1751) » et VOLPILHAC (C.), « Les Gaulois à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres de 1701 à 1793 », *Nos ancêtres les Gaulois*, Clermont-Ferrand, 1982, p. 41-50 et p. 77-83.

⁶⁸ POMIAN (K.), « Les deux pôles de la curiosité antiquaire », dans LAURENS (A.-F.), POMIAN (K.), (dir.), *L'anticomanie. La collection d'antiquités aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Paris, 1992, p. 59-68.

⁶⁹ Ceci était d'autant plus important dans une province comme la Bretagne où, à part Corseul, récemment découvert, les monuments antiques étaient rares.

ne lui appartient, selon le mot de Flaubert⁷⁰. Même Robien est avant tout attiré par les traces de la romanité en Bretagne. Il qualifie d'ailleurs la période romaine de la Gaule comme celle des «beaux jours de Rome»⁷¹ et c'est seulement sous l'influence de Montfaucon qu'il est conduit à «celtiser» les mégalithes. Finalement, la découverte des mégalithes vannetais s'inscrit dans le contexte d'une époque qui voit les chemins des campagnes commencer à se remplir de savants aux préoccupations polymathiques, qui partent à la découverte des curiosités locales en tout genre avec l'idée que le pays proche est une nouvelle *terra incognita* à découvrir et étudier⁷². Comme ailleurs, des savants locaux quadrillent le terrain et on notera, dans le cas du pays d'Auray, leur capacité à produire des résultats globalement utilisables par de grands antiquaires parisiens. Grâce à ces quelques individus, la région d'Auray fait alors une entrée remarquée dans le paysage archéologique français. Mais l'énigme de la bataille de 56, liée au récit de César, typique de l'érudition humaniste qui se focalise sur les hauts lieux de la geste julienne fondatrice de la civilisation, commence alors à être occultée par l'énigme des mystérieux mégalithes de l'ensemble Carnac-Loctmariaquer.

Gauthier AUBERT

RÉSUMÉ

Dans l'héritage de l'humanisme, l'intérêt des antiquaires vannetais à l'aube du siècle des Lumières se concentre sur les souvenirs de la romanité et du passage de César à l'occasion de sa lutte contre les Vénètes. Progressivement pourtant, et par l'intermédiaire de personnages dont le plus célèbre est le président de Robien, l'intérêt pour la romanité devient moins exclusif et une place grandissante est faite aux Gaulois et aux mégalithes. Ces derniers, déjà, intriguent et les multiples interprétations les concernant donnent l'occasion de deviner le va-et-vient des idées entre le centre et la périphérie de la république des lettres, entre les grands antiquaires parisiens et les antiquaires de terrain. C'est alors aussi le début de la fortune de Carnac dans le paysage archéologique français qui s'annonce en plein siècle des Lumières, ainsi que le début de l'association Bretagne-mégalithes-Gaulois.

⁷⁰ FLAUBERT (G.), «Des pierres de Carnac et de l'archéologie celtique», *L'Artiste*, 18, avril 1858, cité par Roche (D.), *op. cit.*, p. 155.

⁷¹ ROBIEN (C.-P. de), *op. cit.*, p. 56.

⁷² ROCHE (D.), *Le siècle des Lumières en province. Académies et académiciens provinciaux, 1680-1789*, Paris, La Haye, 1978, t. 1, p. 50-54 ; POMIAN (K.), *Collectionneurs, amateurs et curieux. Paris, Venise, XVI-XVIII siècle*, Paris, 1987, p. 248-291.